
Compter les manifestants

Interview d'Assael Adary, président et fondateur du cabinet Occurrence



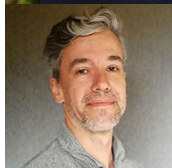
Assael ADARY

Président et fondateur Occurrence



Emmanuel DIDIER¹

Sociologue, directeur de recherches au CNRS, Centre Maurice Halbwachs



Julien PREVIEUX²

Artiste et professeur aux Beaux-Arts de Paris

Assael Adary est le fondateur du cabinet Occurrence. Cette entreprise s'est fait remarquer parce qu'elle a mis au point une méthode, via une technologie française développée par Eurecam³, qui permet de compter les manifestants de façon différente de celles des organisateurs de manifestations et des services de la Préfecture dont les chiffres sont rarement concordants et varient parfois d'un facteur 10. Le contexte national et international de 2017 et des années suivantes a braqué les projecteurs sur l'alternative proposée par Occurrence : un collectif de médias s'est rapproché de l'entreprise et le comptage obtenu est dorénavant fréquemment communiqué. Le 8 octobre 2020, nous avons réalisé, avec l'artiste Julien Prévieux, une interview qui nous permet de revenir sur l'histoire de ces décomptes. Nous ne publions ici qu'un bref extrait, l'interview entière a été filmée et peut être visionnée ici :

<https://drive.google.com/file/d/1vHx5geXJTlafzZ8R3hm4J6ksyHN6Wtr/view?usp=sharing>

ED & JP : Comment l'idée de compter les manifestants vous est-elle venue ?

AA : En 2006-2007, nous voulions trouver un système pour compter les flux lors d'événements attirant des foules, en particulier dans les salons professionnels. Assez vite, nous avons fait des découvertes avec les outils techniques et nous nous sommes dit que grâce à cela, nous pouvions solutionner un vrai dilemme de la société : le décompte des manifestants. La première manifestation, qui concernait la réforme des retraites, qu'on a comptée était en 2008, mais aucun média n'a communiqué notre comptage. Nous avons repris en 2017. À partir de cette

1. emmanuel.didier@ens.fr
2. julien.previeux@gmail.com
3. <https://eurecam.net/fr/>

période, le contexte a changé : la vérification des faits et des données est devenue plus centrale chez les journalistes et dans la société en général, et notre comptage a intéressé les médias.



Illustration 1 – *Vue d'une manifestation et du capteur* (© Occurrence)

C'est Thomas Legrand, éditorialiste à France Inter, qui, pour une raison assez personnelle, s'empare de ce sujet et monte une première réunion avec des médias. Il m'invite au dernier étage dans la grande salle de réunion de l'AFP. Quand j'arrive, je m'attends à voir deux, trois personnes. En fait, j'ai les quinze, vingt principaux patrons de presse de France, ou en tout cas éditorialistes ou des services politiques.

Certes, les médias ne nous donnent pas tout de suite un chèque en blanc. Ils vont contrôler ce qu'on fait, la méthode, notre indépendance. Et je le comprends : le chiffre est très lié à l'indépendance de l'émetteur de ce chiffre. Ils voulaient se réapproprier un chiffre qui ne soit pas idéologisé, ni partisan. C'est le rôle des médias de donner des chiffres qui soient un bien commun.

Depuis fin 2017, les médias se sont emparés de notre chiffre, et nous avons participé au comptage de près de quarante manifestations de toutes natures (intersyndicale, anti-PMA, manifestations contre le réchauffement climatique, etc.) pour le compte d'un collectif d'environ 70 médias.

ED & JP : *Quelles contraintes techniques avez-vous rencontrées ?*

AA : *Lorsqu'on mesure des flux de personnes dans des événements à l'extérieur, il se pose la question de la luminosité, de la hauteur du capteur, de l'angle du capteur, etc. Nous avons dû développer une sorte de console logicielle permettant de régler notre capteur. D'autre part, à*

l'extérieur, il y a aussi des phénomènes exogènes : il peut y avoir un mouvement de foule, un ballon qui passe, un fumigène, etc. Nous nous sommes alors rendu compte que notre capteur pouvait être très autonome dans une situation extrêmement cadrée, mais avait aussi besoin d'un être humain qui le pilote, qui le redresse, lorsque ces phénomènes inattendus arrivent. Ceci nous a forcé à inventer aussi un processus de travail humain autour du capteur.

Il a fallu encore étalonner ce capteur, pour savoir s'il fonctionnait bien. Une première façon de faire est de recompter, image par image, à la main. Une manifestation a été filmée intégralement, puis avec des médias nous avons recompté à la main le nombre de personnes qui passaient. Il faut se rendre compte qu'une manifestation de deux heures et demie, cela représente huit heures de recomptage à peu près, image par image, posément, etc. Finalement, nous sommes arrivés à une marge d'erreur de plus ou moins 3 %.

Nous nous sommes demandé s'il existait un mouvement de foule dont on sait au départ combien il y a de personnes. La réponse est ou : les marathons et les semi-marathons. Comme il y a des dossards, si on compte dans les premiers kilomètres, on est à peu près sûr du nombre de coureurs. Après, il y a de la perte, [petit rire] mais au début, on sait à peu près le nombre. Et donc, nous avons étalonné ce capteur et l'ensemble du dispositif sur des semi-marathons et des marathons. Nous nous sommes d'ailleurs rendu compte, pour l'anecdote, qu'au-delà d'une certaine vitesse, le capteur ne savait pas bien compter.

ED & JP : Comment fonctionne le décompte ?

AA : Le capteur que nous utilisons est produit par l'entreprise française Eurecam, qui en vend aux aéroports, aux musées... partout où on a besoin de beaucoup de précision pour des raisons de sécurité. Par exemple, dans une salle de musée, si on doit être 250, on ne doit pas être 280 !

Cette technologie est capable d'identifier le profil d'un individu – au sens de silhouette. Quand on est à l'intérieur, c'est plutôt à la verticale, donc elle va reconnaître une tête, des épaules. On m'a demandé pour les manifestations anti-PMA où il y avait beaucoup de familles, à partir de quel âge on comptait les gens. Ce n'est pas un problème d'âge, mais de taille ; c'est un problème de volumétrie, en fait. C'est-à-dire qu'en effet, un enfant sur les épaules d'un parent ne compte pas pour une personne : le capteur va comprendre que c'est une personne grande.

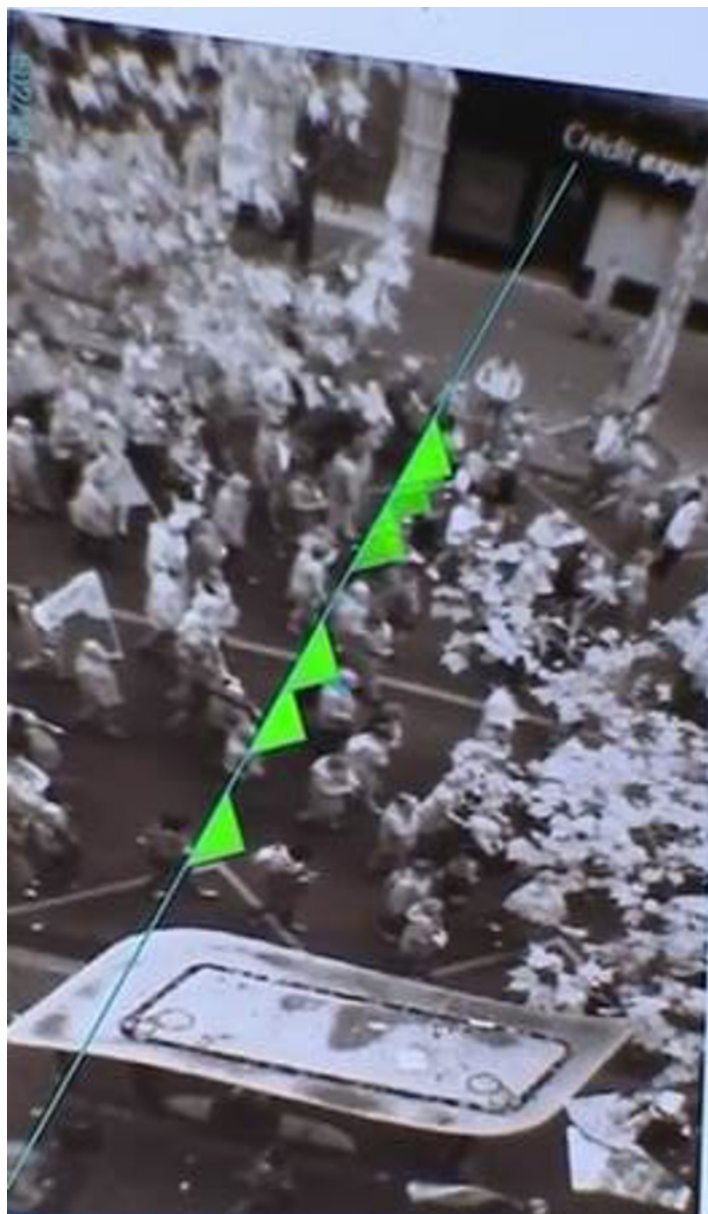


Illustration 2 – *Image renvoyée par le capteur en train de compter les manifestants (© Occurrence)*

Lorsqu'on est à l'extérieur, on positionne le capteur depuis une fenêtre qui est souvent dans une chambre d'hôtel, nous créons un champ qui est fait comme un cône et qui couvre l'ensemble du boulevard, avec les trottoirs. Toute personne qui franchit ce champ est comptée. On a un point de comptage, parfois deux points de comptage, mais il faut bien dire que plus nous avons progressé, plus nous n'en avons gardé qu'un seul, ne serait-ce que pour ne pas nous retrouver nous-mêmes dans un dilemme s'il y a un décalage entre les deux. Cette méthode fait que nous comptons aussi les badauds, les policiers en civil, les journalistes... Tout ce petit monde est compté.

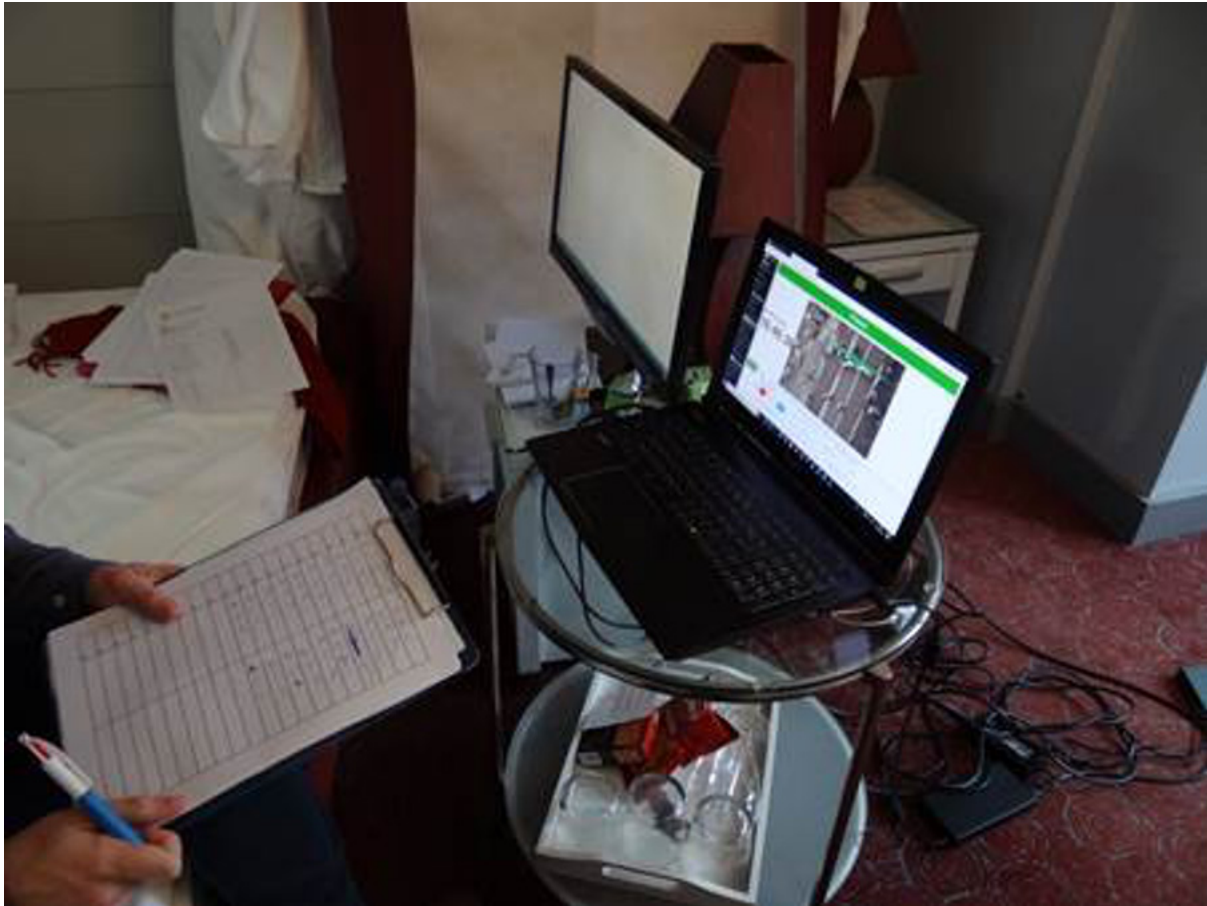


Illustration 3 – Décompte manuel du nombre de manifestants (© Occurrence)

Un point intéressant est que cela questionne l'action même de manifester. Si je ne viens faire que les cinq derniers mètres ou les dix derniers mètres à la fin, est-ce que j'ai manifesté ? Il me semble que cela ouvre un débat assez intéressant sur la notion d'engagement, sur les marqueurs, et donc les compteurs, de l'engagement.

ED & JP : Ainsi, le décompte vous permet d'ouvrir de nouvelles perspectives sur les manifestations ?

AA : Oui, on commence à identifier des différences de structure entre une manifestation intersyndicale, une manifestation en faveur du climat ou une manifestation Gilets jaunes par exemple. Une manifestation Gilets jaunes a un rythme de marche bien supérieur à une manifestation intersyndicale. Pourquoi ? Parce qu'une manifestation syndicale est extrêmement compartimentée entre les différentes centrales syndicales : c'est donc beaucoup plus long et beaucoup plus « creux » au sens où il y a des séparations entre les groupes. Alors que dans une manifestation en faveur du climat, en faveur des droits des femmes, contre les féminicides, on a un effet de masse et le cortège est très court et très dense. Pour les Gilets jaunes, il est très étiré, et très rapide.

ED & JP : Comment vos décomptes ont-ils été reçus par les acteurs des manifestations ?

AA : Ce n'est pas nous qui avons inventé le fait que, pour rendre compte de la performance d'une manifestation, on en donne le chiffre. Mais à partir du moment où on compte, alors il faut être objectif. Or, ce qu'on vient dire, c'est que pour connaître le nombre de manifestants, il faut diviser à peu près par dix le nombre avancé par les organisateurs. C'est pour cette raison que j'ai souvent des discussions avec eux. J'essaie juste de faire admettre qu'aujourd'hui, une

manifestation à 35 ou 40 000 personnes dans la rue à Paris, est une manifestation qui pèse.

À l'avenir, un développement qui pourrait être intéressant, consisterait à s'intéresser à l'acoustique. Pour avoir suivi, donc, quasiment toutes les quarante dernières manifestations parisiennes, il m'est apparu qu'un sujet pouvant mériter une quantification et une analyse est la bande-son des manifs. Voilà. À quel moment on passe Antisocial ? À quel moment on passe tel autre morceau ? Est-ce qu'on passe encore ça ou est-ce qu'on passe autre chose ? Je pense que la bande-son des manifestations dit des choses intéressantes sur la manifestation elle-même et produirait un autre chiffre intéressant.